

vité, de dangers. Il vous en explique toute la pathologie, toute la séméiologie ; il ne vous fait grâce ni du diagnostic, ni du pronostic ; il fait si bien, qu'en fin de compte vous restez vous-même pleinement convaincu que vous êtes dangereusement malade ; et vous prenez le lit. Mais, grâce aux soins du médecin "Tant pis," grâce à un spécifique dont lui seul a le secret, et qu'aucun de ses confrères ne connaît, au bout de deux jours vous êtes pleinement rétabli. Ce rhume de cerveau qui avait pris, à ses yeux et aux vôtres, toutes les proportions d'une phthisie galopante est éteint ! Vous devez une belle chandelle au médecin "Tant pis" et à son spécifique !

"Deux autres types bien ordinaires et qu'on voit en tout pays, sont le médecin hardi et le médecin timide.

"Le premier à toutes les allures d'un gendarme. Il frappe brusquement à la porte, fait résonner ses talons sur le plancher, pénètre dans la chambre du malade, le fouet à la main, jette à peine un regard sur les assistants, parle haut et par monosyllabes, fait une courte visite, et sort comme il est entré.

"Le médecin timide est plein de façons. Il marche légèrement et chapeau bas, s'incline devant tous les assistants, rougit, balbutie, n'a pas l'air d'être trop sûr de ce qu'il fait ou de ce qu'il dit, répond d'une manière évasive aux questions qu'on lui pose, se réservant toujours prudemment une porte de sortie.

"Autant le premier inspire de confiance par sa hardiesse et son assurance, autant le dernier gagne les cœurs par son air aimable. Au premier on reproche de la brusquerie dans les manières, de la rudesse ; au second, son hésitation, son irrésolution. Le médecin hardi plaît mieux aux femmes, qui ont toujours un faible pour l'air dégagé, cavalier ; le second a plutôt l'estime des hommes.

"Le comble de la perfection pour l'homme du métier, c'est de pouvoir, au besoin et suivant les cas, jouer l'un ou l'autre de ces quatre rôles. Mais pour cela, il faut avoir fait une longue étude du cœur humain, bien connaître le faible de chaque individu. Quelques médecins y réussissent à merveille ; ceux-là font une riche récolte de clients.

"Mais ce n'est pas tout que de donner des médicaments ; il faut savoir les combiner, les varier à propos.

"Les grosses poudres d'abord, ont plus de succès que les moyennes ; les moyennes plus que les petites.

"Les poudres blanches, qui n'ont pas de saveur, réussissent fort peu. Les poudres jaunes ou rouges font des miracles. Mais le grand art, le *ne plus ultra* du savoir-faire, consiste à varier, à donner un jour des poudres rouges, un autre jour des poudres jaunes, par-ci par-là quelques poudres blanches ; mais celles-ci, avec réserve toujours, et seulement pour rompre la monotonie.

"Après les poudres viennent les liquides et les fioles. Ici encore, il faut bien connaître les ficelles du métier.

"De même que pour les poudres, les liquides colorés valent mieux ; mais il faut savoir passer habilement du jaune au rouge, du rouge au jaune : sans quoi on vous accuserait de donner toujours le même remède, ou, ce qui pis est, on vous reprocherait de n'avoir pas confiance dans l'art que vous exercez ; comme si avoir foi dans la médecine, et avoir foi dans les médecines était une seule et même chose. Quand une fois vous avez épuisé toutes les matières colorantes de l'art du teinturier, vous vous retranchez sur les doses. Vous commencez par des gouttes ; des gouttes vous passez aux cuillerées à thé, puis aux cuillerées à soupe, pour revenir aux gouttes encore, etc.

"Avec tout cela, c'est un terrible apostolat que celui de la pratique de la médecine ! Il faut faire le sacrifice plein et entier de sa liberté, renoncer à toutes les jouissances ordinaires de la vie. Le médecin ne s'appartient pas, il n'appartient pas non plus à sa famille, il appartient à tout le monde."

Dans le volume que nous avons sous les yeux se trouvent des pages que nous voudrions citer de la première à la dernière ; elle sont d'une lecture des plus attachantes.

Pendant ces dernières années, le Dr Larue s'est attaché à écrire sur des sujets d'une importance pratique, sur l'agriculture, l'horticulture, etc. Il a fait sur la matière d'excellents petits traités. C'était un vulgarisateur ; il savait mettre la science à la portée de tous. Ce n'est pas généralement la qualité des savants ; les grands mots, surtout les mots qu'on ne déchiffre qu'avec un glossaire grec.

Sincèrement dévoué à son pays, il ne voulait plus écrire que pour être utile à ses concitoyens. Il avait formé dans ce but une foule de plans que la mort ne lui a pas permis de mettre à exécution. C'est une perte sérieuse pour le pays, car il était arrivé à cette époque de la vie où l'homme donne généralement la pleine mesure de sa force et de son talent.

A. D. D.

Une dépêche de Londres annonce que la princesse Louise s'embarquera à Liverpool le 20 courant, à bord du *Parisian*, pour revenir au Canada.

A VICTOR HUGO

Parfois, le soir, au bord de la cascade blanche
Dont les sours grondements attristent les échos,
Le chantre de l'été sur un rameau se penche
Et mêle sa cantate au vacarme des flots !

O merveille ! bientôt la farouche avalanche,
Pour écouter monter dans l'air les tremolos
Que le doux rossignol fait pleuvoir de la rance,
Semble insensiblement étouffer ses sanglots.

Comme l'oiseau divin, barde à la voix sublime,
Vous aussi vous chantez au-dessus d'un abîme,
D'où montent le blasphème et de sinistres cris....

Et souvent, pour ouïr la mélodie étrange
Que sur l'humanité jette votre luth d'ange
Le vieux Paris grondant fait taire tous ses bruits !

AOÛT 1881.

W. CHAPMAN.

Le sonnet ci-dessus a valu à M. Chapman le billet flatteur que voici :

PARIS, 7 septembre 1881.

Monsieur,

M. Victor Hugo a reçu votre lettre et vos vers. Il me charge de vous remercier de ce gracieux envoi et de vous assurer de sa plus sincère sympathie. Recevez mes félicitations et croyez à mes meilleurs sentiments.

RICHARD LESCLUDE.

CORRESPONDANCE

Montréal, 10 octobre 1881.

Monsieur le Rédacteur,

Le beau Collège de Ste-Thérèse n'est plus qu'une ruine. C'est presque une calamité nationale. Cette institution comptait pour une des plus belles de la province de Québec.

Les supérieurs de cette maison ont décidé de rebâtir immédiatement.

Mais il faut des ressources ; il faut de l'argent. Déjà les bourses se sont ouvertes. La charité ne fera pas défaut. Nous croyons, monsieur le rédacteur, qu'en faisant un appel dans toutes les localités du Bas-Canada que les sympathies seront acquises au collège de Ste-Thérèse ; chaque paroisse donnera son obole. Et dans nos villes ! Chacun donnera son concours. Les bazars tenus par les dames ; les lectures par nos poètes et nos littérateurs ; les concerts par nos amateurs musiciens ; les soirées dramatiques par tous ces jeunes gens qui ne refusent jamais de s'associer à une belle œuvre quand ils en trouvent l'occasion.

Cent mille piastres ! C'est cette somme qu'il faudrait réaliser !

Nous comptons sur tous. Nous comptons sur la Providence.

Agréez, monsieur le rédacteur, nos salutations empreintes.

DEUX ANCIENS ÉLÈVES DE STE-THÉRÈSE.

Hayvern, le meurtrier du pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, a été condamné à mort par la cour du Banc de la Reine, à Montréal, et sera pendu le 9 décembre prochain.

Nos hommes politiques n'ont pas été inactifs pendant l'été qui vient de finir. On aurait cru que la laborieuse session de l'hiver dernier leur aurait enlevé la voix, mais pas du tout. A peine la belle saison avait-elle fait son apparition que M. M. Tupper, Blake, Tilley, Laurier, Caron, Anglin, Pacaud portaient en guerre dans les provinces maritimes. La province de Québec a eu aussi deux piquenique, l'un à Lorette, le 29 septembre dernier, et le second, hier, à Sorel.

Les dépêches d'Europe nous apprennent que notre ami, M. Faucher de St-Maurice, était présent au congrès de géographie réuni dernièrement à Venise. M. Faucher de St-Maurice, qui a été fait chevalier de la Légion d'Honneur lors de son passage à Paris, a reçu à Venise un diplôme d'honneur du congrès de géographie.

Pendant son séjour à Paris, notre jeune compatriote a été invité à dîner chez M. X. Marmier, de l'Académie Française, ainsi que M. Chapleau et M. Lemoine qui se trouvaient alors à Paris. On sait que M. Marmier est un des plus anciens et des meilleurs amis que le Canada possède en France.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

INCENDIE DU COLLÈGE STE-THÉRÈSE

Un douloureux émoi a été créé à Montréal lorsqu'on apprit qu'un des plus beaux collèges de la province de Québec étaient devenus la proie des flammes. Les dépêches se bornaient à dire que le collège de Ste-Thérèse avait été détruit de fond en comble par le feu.

Aujourd'hui, nous pouvons donner à nos lecteurs des détails plus précis sur la terrible catastrophe.

Le feu a éclaté dans le dortoir, dans l'étage supérieur, vers midi et quart, pendant que les élèves et les professeurs étaient à dîner.

L'alarme fut donnée et on organisa le service du feu avec toutes les précautions possibles pour éviter des accidents.

Les flammes avaient déjà fait beaucoup de progrès et la circulation était devenue impossible dans le dernier étage à cause de l'épaisse fumée qui se déroulait en nuages sinistres dans les corridors, menaçant d'asphyxie les personnes assez audacieuses pour affronter l'élément dans sa course désastreuse.

Les pompiers du village arrivèrent avec une pompe à bras d'un ancien modèle, mais ils ne purent arrêter le progrès des flammes.

On réussit à sauver quelques effets dans le dortoir des grands, et la bibliothèque, composée de 7,000 à 8,000 volumes, a été presque complètement détruite, ainsi que les livres, registres, etc., de l'établissement. Sur cinq pianos qu'il y avait dans le collège, quatre ont été brûlés.

Les professeurs et les employés du collège, sous la direction de M. Nantel, le supérieur, firent des prodiges d'activité et de dévouement pour arracher aux flammes tous les meubles et effets de valeur.

Vers midi et demi, on avait perdu tout espoir : le collège devait être entièrement consumé. Monsieur le supérieur songea alors à sauver le Saint-Sacrement et les ornements de la chapelle. Le cœur navré par la douleur, il entra dans la chapelle et emporta le saint ciboire. L'orgue de la chapelle, qui avait coûté \$1,600, a été détruit.

On télégraphia au maire de Montréal pour du secours, et le maire ordonna au chef de la brigade d'envoyer à Ste-Thérèse sept pompiers et une pompe à vapeur. Malheureusement, ce secours arriva trop tard.

A 6 heures, mercredi soir, on ne voyait que des ruines fumantes là où s'élevait quelques heures auparavant un des plus beaux édifices de la province.

Le collège de Ste-Thérèse était construit en pierre et se composait d'un corps principal et d'une aile formant équerre avec la chapelle en allonge au sommet de l'angle, celui-ci regardant le Nord-Est. Il y avait toutes les améliorations modernes, un système de chauffage à la vapeur, un autre d'éclairage au gaz, et au haut de la tour du centre un réservoir qui distribuait l'eau dans toute la maison.

Le corps du logis principal mesurait 145 pieds de longueur sur 60 de largeur et 50 de hauteur. Il avait quatre étages réguliers, outre un soubassement et un étage en mansardes. L'aile avait 110 pieds sur 37.

Au point de jonction, le Séminaire avait construit récemment, au coût de \$8,000, une magnifique tour octogone de 130 pieds de haut, qui donnait à l'édifice une apparence des plus pittoresques. Cette tour était couronnée d'un dôme, comme le corps principal. Les murailles, il est vrai, sont encore debout sur la plus grande étendue. Mais elles chancelaient et devront être jetées bas au plus tôt pour permettre de procéder à l'œuvre de reconstruction.

Monseigneur de Montréal qui se rendait à Sainte-Scholastique, en apprenant le désastre qui venait d'arriver, s'arrêta à Ste-Thérèse. Il fut présent à une assemblée du directeur et des professeurs qui a été tenue dans la soirée au Couvent de la Congrégation de Ste-Thérèse ; il a été résolu que l'édifice serait rebâti sur le même site. En attendant la reconstruction les cours seront repris cette semaine. Plusieurs grands bâtiments seront loués dans le village pour les classes et les pensionnats.

Les pertes causées par l'incendie sont évaluées à \$150,000. Il y a des assurances pour \$41,000, dont \$31,000 à l'Assurance Royale et \$10,000 à la *North British*. Il reste, en outre, au collège, ses fermes, qui sont très riches. Il y a aussi les dépendances, qui n'ont souffert aucune atteinte — la ferme modèle seule a été endommagée pendant le sauvetage. C'est ainsi tout le contraire de l'incendie de 1875, où les dépendances furent détruites — une perte de \$12,000 à \$15,000 — et le collège sauvé.

Le personnel du collège était composé comme suit : M. A. Nantel, supérieur ; M. L. Charlebois, curé de Ste-Thérèse, et vice supérieur ; M. Joseph Labonté, procureur ; M. A. Corbeil, directeur ; M. J.-B. Proulx, professeur de rhétorique ; M. A. Sauvé, professeur de musique ; M. C. Larocque, procureur adjoint ; M. A. Brunet, professeur de sciences ; M. A. Cousineau, professeur de philosophie intellectuelle ; M. G. Pilon, professeur de belles-lettres ; M. J. Malles, professeur de versification. Il y a de plus 13 ecclésiastiques ap-